

dossier de presse

J'ai tout donné au Soleil...

par Fabienne Fulchéri

La peinture de Vincent Dulom ne se donne jamais si bien à voir que dans le silence, baignée par une faible lumière. Comment poser des mots sur celle-ci sans la priver de son souffle ? Comment porter un éclairage extérieur sans l'affadir par une trop soudaine clarté ? Trouver le moyen d'entrer dans le vif du sujet sans inciser l'épiderme, tenter d'approfondir la question sans rester vainement en surface. La solution réside probablement dans le récit de l'expérience, celle que tout un chacun peut faire face à l'œuvre, seul, sans aucun artifice et en toute humilité. On se souvient toujours des rencontres avec les personnes qui vont tenir une place essentielle dans notre vie. Il en est de même avec les œuvres d'art. Je me souviens donc précisément de ce rendez-vous avec le travail de Vincent Dulom, de mon étonnement d'être face à une œuvre qui imposait sa présence à travers son absence, d'une œuvre qui se dérobait, qui suspendait le temps et pourtant ne cessait d'être en mouvement... Dans le calme de l'atelier, le dispositif était on ne peut plus simple mais empreint d'une certaine solennité. L'artiste discret, presque effacé, en retrait volontaire de sa peinture, me laissait libre de mon regard, offrant l'espace nécessaire à une possible rencontre. Tous les éléments constitutifs étaient déjà là et par la suite, dans des contextes divers, j'ai retrouvé la marque de ce premier instant.

L'artiste crée pourtant des situations distinctes et varie les formats : des petits disques des « Lenticulaires », disséminés dans l'espace, aux grandes feuilles de papier qui supportent à peine leur poids en passant par les pages familières du A4 simplement épinglées et à peine contraintes. Le corps du spectateur est toujours invité à prendre position, à s'approcher pour mieux circonscrire

l'événement, tenter de le cerner ou de s'en éloigner pour l'appréhender plus facilement dans sa globalité. Mais que le point de vue soit en plongée, en contre-plongée ou frontal, le vertige est toujours présent, la chute imminente. Le regard bascule dans l'œuvre et se perd au moment même où il prend conscience de la juste place qui est la sienne. Le travail de Vincent Dulom nous parle d'autant mieux du corps qu'il est étranger à toute représentation. La figure est absente. Peut-on déterminer une forme en l'observant attentivement ? On hésite à qualifier ainsi ce vague halo que la couleur déposée, on ne sait comment, esquisse à peine. Une impression ? Le mot résonne comme le souvenir d'un paysage iconique. Pas de ligne d'horizon mais une surface colorée qui se densifie et s'illumine par endroit et finit parfois par disparaître dans un dernier aveuglement. Le désir de connaissance se fait jour. On voudrait comprendre, entrer dans le secret de fabrication. On hésite à poursuivre l'investigation de peur de frôler le sacrilège et on renonce, convaincu en définitive que la part de silence et d'ombre réside peut être autant dans l'œuvre que dans le discours qui l'accompagne.

La peinture de Vincent Dulom est donc une peinture qui s'absente mais qui ne fait pas défaut, qui ne se soustrait pas mais s'additionne de multiples combinaisons et variables. La légèreté des matériaux qui la porte et l'incarne ne peut masquer le poids de l'histoire qu'elle charrie, car si l'œuvre de l'artiste n'appartient pas à un registre narratif, elle est tout sauf exempte de l'histoire de l'art dans laquelle elle s'inscrit, de la plus ancienne à la plus contemporaine. La palette paraît souvent italienne, partagée entre les bleus lumineux de Fra Angelico et les rouges profonds de Vittore Carpaccio, tandis que le clair-obscur est résolument caravagesque. Certains des titres donnés par l'artiste semblent également compléter cette chaîne qui relie à travers les siècles des créateurs qui, quel que soit leur

obéissance et la diversité de leur style, ont réussi à exprimer leur singularité en revisitant les grands thèmes de la peinture religieuse. Une Déposition, une feuille suspendue comme un voile de Véronique... Des éléments qui apparaissent moins comme des évocations que comme des indices susceptibles de réveiller une mémoire commune qui par le truchement de l'art rejoint tout simplement l'expérience de l'existence. Ce n'est sans doute pas un hasard si les fondements de l'art reposent sur le récit mythique d'une absence qui devenant disparition engendre par substitution l'apparition d'une figure de remplacement. Dans son « Histoire Naturelle », Pline raconte en effet qu'une jeune fille séparée de son amant aurait ainsi fixé l'image de celui-ci en réalisant à partir de son ombre le contour de sa silhouette. Dans l'histoire de la représentation, l'ombre est l'attribut par excellence du corps vivant, la preuve de son existence terrestre : les défunts décrits par Dante dans les cercles de l'Enfer n'ont pas d'ombre, quant aux fameux Adam et Eve de la Chapelle Brancacci, chassés du Paradis, ils sont peints par Masaccio avec une ombre portée qui les ancre irrémédiablement dans le réel.

Je me souviens de ce premier rendez-vous avec les œuvres de Vincent Dulom. Je marchais auprès des lenticulaires qui flottaient doucement dans l'espace de l'atelier. L'artiste cherchait à dompter la lumière du soleil qui jaillissait par les fenêtres. Il fallait chasser les ombres pour mieux voir la peinture.

Paris, 8 juin 2013

Présentation de l'exposition « L'entre sourd »,
Centre d'art contemporain La BF15, Lyon,
juin 2013. Commissaire : P. Lacroix

Fabienne Fulchéri est commissaire d'exposition et critique d'art. Depuis 2010, elle dirige l'Espace de l'Art Concret, Centre d'art contemporain à Mouans-Sartoux (Côte d'Azur). Elle a été commissaire adjointe du Printemps de Septembre à Toulouse, chargée de la programmation de la Sala Montcada, Fondation La Caixa à Barcelone; a conduit plusieurs projets pour le Pavillon, Laboratoire de création du Palais de Tokyo et a été responsable de la Programmation Satellite du Jeu de Paume, à Paris.

Elle a, en outre, conçu et organisé diverses expositions, comme « La Confusion des sens » en 2009 et « Anicroches » en 2011 pour l'Espace culturel Louis Vuitton à Paris.



L'entre, 2013. Jet d'encre sur toile (tirage unique), 290 cm x 290 cm. (Production La BF15, Lyon, 2013)
Exposition personnelle « L'entre sourd », La BF15, Lyon, 2013. Commissaire : Perrine Lacroix.

The Sun took it all

by Fabienne Fulchéri

Vincent Dulom's painting is best seen silently, enveloped in somewhat semidarkness. How to express the substance without taking

away it's breath? Bring the work to light without it fading from too harsh a glare? Find a way to the heart of the subject without cutting into the skin, to delve into the question while respecting the surface. The answer lies in relating the experience, face to face with the work, up front, no tricks, cash. Everyone remembers the people you meet, whom become essential to your life. The same applies to art. I precisely remember my first meeting with Vincent, and my astonishment, while looking at his work, the contradiction of its presence was imposed by its very absence, I wasn't able to grasp what I saw, time stood still (an overused but necessary expression), yet in a dynamic, moving way...

The studio was serene, a bit solemn; the disposition was perfectly simple, evident. The artist was self-effacing, discreet, leaving me free to look, offering the necessary space to experience his painting. Everything that constitutes his work was there, and in the later expositions and manifestations, I always feel the essence of that first encounter.

So said, the work is quite varied, in size and distinct propositions: from "The Lenticulaires" (Lenslike makings) small disks disseminated in space, to huge pieces of paper acting almost wisplike, as well as the familiar notebook size sheets, pinned up just barely enough to stay in place. The audience can't help getting really close, trying to analyze what they're seeing, then, moving away, thinking it will clue them in to a bigger frame of reference, a better understanding of the work. But they are lost in a freefall, whether the point of view is a low-angle, head-on, or high-angle shot; the head spinning dizziness is always there, just about to knock you over. Losing the usual bearings, vision on the verge of tipping over, at the very moment you think you've seized the fundamental nature of what you're looking at. The figure is absent. Vincent Dulom's work evokes the human body because it is non-representational. Can a shape be determined by intense, attentive observation? You cautiously say that there is a hesitant halo of color, vaguely left in place, but you can't explain how. Just an impression? The word sounds like the iconic reminiscence of a landscape. No horizon in sight, just a colored surface that intensifies, flashing in certain places, and then, sometimes, completely disappears. You want to understand what you're seeing, to be let in on the secret of fabrication. You hesitate to investigate, afraid to demystify what you've experienced; you renounce, convinced that the mixture of silence and shadow lies as much in the work as in the accompanying explanation.

Vincent Dulom's painting is a painting that disappears; not by subtracting itself in default, but by multiplying itself in a variety of combinations, through addition. The material that constitutes the work is as simple and unassuming as the history of art supporting it is complex and meaningful. Although completely un-narrative, it is imbued with art history references, from the most ancient, to highly contemporary. The palette of color seems quite Italian, swinging from Fra Angelico's luminous blues to Carpaccio's deep reds, while the chiaroscuro is resolutely Caravaggio. Some of the artist's titles are links to creators throughout the ages, who, regardless of their beliefs or the diversity of their styles, were able to express their singularity through the main currents of religious painting. A Descent from the Cross, a sheet of paper in suspension like Veronica's veil... elements that

are less invocations than they are indications, clues to a collective memory bank, which, through art, reach the life experience. It is certainly no coincidence that the fundamentals of art are based on myth referring to "absence". When filled, the void is replaced by a substitute. The replacement's appearance becomes the subject (of considerable significance when considering Dulom's painting). In Pliny's "Natural History", he relates the story of a young girl, who, when separated from her lover, conserved his image by making a silhouette from the contour of his shadow. Throughout the history of representation, shadows are attributed to living bodies, they are proof of existence in the real world: the dead described by Dante in Hell's circle have no shadow; depicted in the Brancacci Chapel, Masaccio's Adam and Eve have very real shadows that anchor them in the world as they are expelled from Paradise.

I remember my first encounter with Vincent Dulom's work. The "lenticulaires" were floating gently in the studio space as I walked around them. Sunshine was streaming through the windows and the artist was trying to subdue the light. The shadows had to be excluded in order to apprehend and experience the painting.

Paris, June 8, 2013
Presentation of the exposition
"L'entre sourd" "Between Deafening",
Center for Contemporary Art, La BF15, Lyons
June 2013. Commissioner: P. Lacroix

Fabienne Fulchéri is an art commissioner and an established critic. Since 2010, she is the director of the Concrete Art Space, Center for Contemporary Art in Mouans-Sartoux (Riviera, France). She has commissioned many shows: September Spring in Toulouse, project head for the Sala Montcada, the Caixa Foundation in Barcelona; the Pavillon, Creative Laboratory of the Palais de Tokyo in Paris, as well as head of the Satellite Program for the Jeu de Paume, Paris. She has commissioned, organized and conceived varied expositions, such as "The Confusion of the Senses" in 2009 and "Anicroches" (Snag) in 2011 for the Louis Vuitton Cultural Space in Paris.

Translations by Linda Calderon, an artist and university teacher, who has studied in the USA, the University of Paris 1 Panthéon-Sorbonne, the École Nationale supérieure des Beaux-Arts in Paris, and is currently pursuing her doctorate in art. She has exhibited widely.

La fragile naissance des formes selon Vincent Dulom

par F. Giacomelli

Exposition. Derniers jours pour découvrir l'univers minimaliste de cet artiste pour qui « la couleur bouge, pulse...»

Walter Benjamin définissait l'aura comme « l'unique apparition d'un lointain, quel que soit sa proximité »... Une définition qui sied parfaitement à la grande toile blanche de Vincent Dulom (né en 1965) sur laquelle on perçoit une étrange tache grise et violette mouvante, insaisissable, naissant et s'évanouissant sans cesse. Comme l'écrit l'artiste « la couleur bouge, pulse, respire », elle détruit toute forme possible et semble en même temps en être la source. Ailleurs, Vincent Dulom a disposé de simples baguettes de métal pour souligner ou ponctuer l'espace de la BF15, ou encore « dessiner » quelques figures simplifiées.

Il intervient avec une discrétion minimaliste, mais touche chaque fois à nos émotions liées à l'espace, à la fragilité, à la naissance toujours menacée des formes. Une exposition d'une grande poésie plastique que nous vous conseillons vivement.

Paru dans *Le Progres de Lyon* le 26/07/2013

F. Giacomelli est critique d'art. Il amène la rubrique Art et Culture du Progrès de Lyon.

À l'ombre d'un doute (extrait / dossier de presse expo La BF15)

par Claire Chesnier

La rencontre d'une oeuvre est une chose fragile, un imperceptible battement de cils où s'entrouvre la vision. Celle de Vincent Dulom est de celle-là. De celle, inoubliable de l'entrevue de la peinture « à demeure d'ombre »¹. Ici, pas de séduction : une étendue âpre mais d'un seul tenant, qui vous rongerait les yeux lorsque le corps s'y glisse et le regard s'abîme. Une vision en milieu de fulgurance et de vide : présence soufflée en tache sombre, et voici le trou béant où l'on s'engouffre, à moins qu'il ne s'agisse d'une turgescence volatile de l'immatériel, de son sein tendu rien qu'un instant au bombé vitreux de l'oeil, son antre perméable. Singulière entrevue de la peinture tombée de son lit toilé de pâtes et d'onguents pour atterrir au suspens d'un voile d'éther coloré. D'une coloration profondément saillie au papier, légère au sol, qui le survole de son ombre négative, celle blanche et volatile défiant la gravité. De raffinements en nuances fines, s'instille la densité du flux et la vacance de la matière dans l'espace du possible visible. Vincent Dulom laisse advenir à nos yeux la lumière du fond, celle qui nous fonde et nous confond d'origine : ombre et silence. Sa peinture instaure un toucher de l'ineffable, affleurement improbable de ce qui ne se touche ni ne s'éteint, mais vous laisse sous l'emprise d'une caresse pénétrante. Plus que d'une beauté prodigieuse, elle emprunte son âpre noirceur au sublime contemplé un



Hic et Nunc : Trois propositions, 2013, fil d'acier, tube d'aluminium et épingles entomologiques, dimensions variables. Exposition personnelle «L'entre sourd», La BF15, Lyon, 2013. Commissaire : Perrine Lacroix.

instant dans l'interstice de la vision et de son entrebâillement furtif.

1. Vincent Dulom, *Passeur de peinture*, p. 10.

Dossier de Presse de l'exposition «L'entre sourd», Centre d'art contemporain La BF15, Lyon, juin 2013. Commissaire : P. Lacroix

—
Claire Chesnier est diplômée de l'école Nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris (2011). Lauréate de nombreux prix nationaux et internationaux, elle est représentée par la Galerie du jour - Agnès B. Elle poursuit une Thèse de Doctorat à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

In the Shadow of a Doubt (excerpt/ press release for the BF15 expo)

by Claire Chenier

Connecting with an artist's production is a delicate matter, somewhat like the imperceptible batting of an eye becoming the premise of a primal visual experience. Meeting Vincent Dulom's work is like that, an unforgettable preview of painting "where shadows dwell"(1). Not a question of visual seduction, here you enter a singular field: one continuous, rough expanse that gnaws at your eyes, as you penetrate the span and get lost in looking. Then, an apparition in that field shifts between dazzle and abyss: the swelling presence of a dark trace, becoming a cavernous gap you fall into; a sort of unstable, intangible dilation, tensing for an instant, perhaps a sort of reflection on the glassy bulge of your eye, a porous disturbance. This is a unique glimpse of painting fallen from a "pasty, ointment lathered

canvas", to land and become a suspended, ethereal veil of color. A deep variegation, thrusting out from the paper, insubstantial and weightless, skimming over as a negative shadow, a gravity defying, exploding whiteness. It is a finely nuanced ravishment, infusing instable density and a potential vacancy in the visual field. Vincent Dulom lets the "background light of our vision" happen, it is the basis of our original amazement confounding shadow and silence. His painting touches the ineffable: an improbable, elusive apparition, ethereal, and yet it leaves you with the uncanny impression of having received a penetrating caress. Less a question of spectacularly gorgeous beauty, his painting borrows a sense of bitter obscurity from the flash of a glance at the sublime, gleaned an instant in the interstice between seeing and its brief halfway beginning.

1. Vincent Dulom, *Painting's Escort*, p. 10.

Pressbook for the exposition "L'entre sourd" - "Between Deafening" Center for Contemporary Art, La BF15, Lyons June 2013. Commissioner: P. Lacroix

—
Claire Chesnier is a graduate of l'école Nationale supérieure des Beaux-Arts in Paris (2011). Winner of numerous prizes on a national and international level, she is represented by the Galerie du jour - Agnès B. Currently pursuing her doctoral degree from the University of Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

—
Translations by Linda Calderon

A l'ombre d'un doute (texte complet)

par Claire Chesnier

La rencontre d'une œuvre est une chose fragile, un imperceptible battement de cils où s'entrouvre la vision. Celle de Vincent Dulom est de celle-là. De celle, inoubliable de l'entrevue de la peinture « à demeure d'ombre »¹. Ici, pas de séduction : une étendue âpre mais d'un seul tenant, qui vous rongerait les yeux lorsque le corps s'y glisse et le regard s'abîme. « Le temps s'arrête. Ce temps est alors le temps de l'œuvre, celui de la vision. »² une vision en milieu de fulgurance et de vide : présence soufflée en tache sombre, et voici le trou béant où l'on s'engouffre, à moins qu'il ne s'agisse d'une turgescence volatile de l'immatériel, de son sein tendu rien qu'un instant au bombé vitreux de l'œil, son ancre perméable. Voici « l'instant du don et du retrait : ce temps donné où le sable s'interrompt, le temps que l'œuvre me donne. »³

« On ne sort jamais en arrière d'un évanouissement. »⁴

Entre ses mains, je devine l'imprégnation terrible des huiles et des essences passées, peinture étendue en pâte onctueuse ou liquide, celle littérale immédiatement identifiable comme telle, laissée là, pour un jet d'encre pulvérisé, une tranche épaisse de papier impressionnée mécaniquement, si tant est que la machinerie ait quelque chose à voir avec la création de Vincent Dulom. Un Lenticulaire sur la paume dans l'entrevue du blanc : du sombre et de la peau. Baisser les lumières. Tamiser l'éclairage. Il lui faut mille précautions avant que d'offrir sous mes yeux la présence pulsée de l'ombre. Voilà, elle est à son aise. Elle peut allonger son corps en terrain familier. La pénombre est dense autour du corps de l'artiste qui s'abaisse, ploie son corps à l'humilité de ce qui va surgir.

Silence. Je regarde à l'aveugle cette tache en page blanche dont la luminescence apparaît dans toute l'évidence de sa noirceur. Je ne dois pas battre des paupières. Je ne veux surtout pas perdre le fil de l'apparition, mais m'approcher d'elle, tout près, tout contre mon œil, bu déjà dans son entier, absorbé sourdement dans sa propre résonance. L'étau blanc semble se resserrer sur le corps contracté. La lumière finit par se diluer jusque du dedans de l'ombre, l'espace tout entier bruisse avec elle du même écho claqué d'un voile de sépulcre balayé par le blanc. Mais le blanc a changé. Ce n'est plus l'aire vierge et pale d'un terrain délaissé, c'est une toute autre couleur, une déferlante d'imperceptibles teintes et diaprures de l'air. Je me rends compte, au même moment, que l'air est saisi d'une teneur nouvelle. Je n'ai plus de corps à contempler mais, à défaut de pouvoir saisir l'immatériel, son vacillement, je me perds dans l'effleurement de ce phénomène : « Ainsi les seules présences qui hantent cet espace ne sont que des ombres, ombres inassignables à une forme vivante, [...] "ombres de l'objet tombant sur le moi" mais aussi ombres créées par l'intentionnalité même, qui, négligeant l'objet, est couvert par le silence de l'ombre qu'elle a produite. »⁵

Le corps est là pourtant, impénétrable, ineffable, « car c'est de l'homme qu'il s'agit, dans sa présence humaine ; et d'un agrandissement de l'œil à u x plus hautes mers intérieures... »⁶ Pour dire la couleur de l'ombre, il faut du sombre, et de derrière, une lumière inavouable imposant sa présence, sa puissance physique à nul autre pareil : le corps de la peinture. Et cela persiste incroyablement en lieu d'absence et de perte : à défaut d'éternité, Vincent Dulom nous offre l'illimité et l'infini miracle de la peinture et de son surgissement. Sans doute, la certitude qu'il n'appartient déjà plus à l'image, ne la retient que très mal, et la déborde absolument. La luminance noire et progressive évoluant sous ma rétine me le signifie clairement : j'assiste, impassible, au dessaisissement lent de la gravité rattachant mes pieds au sol, face à ce corps mouvant, fuligineux dans lequel je ne peux que me perdre. Comme le blanc persiste sous mes paupières, et comme l'aveuglement de l'ombre pénètre facilement dans cette semi-obscurité. De l'aire fibreuse du papier souffle une lumière nouvelle, une phosphorescence en puit et perte. Car le regard s'enfoncé, la tête aussi qui se penche infiniment sur ce corps éveillé, qui n'en finit pas de sombrer. De spectatrice je deviens marcheuse, accordant le déroulé de mes pas au glissement pulsionnel de l'ombre claire. Mesurant l'avancée de ma courbure dans l'espace déployé, je fais face à l'insaisissable clarté abîme, terrible incapacité de la couleur à se tenir dans le cerclage opalin que constitue cet étrange projectile d'ombrines.

La voix du poète se prête au corps du peintre :

« Sourd au cri des oiseaux, aveugle aux formes de la terre, à tout ce qui porte un nom dans les atlas bariolés, je vais au-delà des images, au-delà des légendes, au-delà des symboles. Seul à l'étrave du voyage, ivre de risques, j'avance dans l'inconnu qui est ma vraie patrie. Ici, où je ne connais et ne reconnais rien, je n'ai plus à espérer, ni à craindre de comprendre. Un bandeau sur les yeux, les mains tremblantes en avant, suis-je en train de gravir les pentes épouvantables du Futur, vais-je tomber dans la fleur des volcans, sous les glaciers engloutis – ou simplement dans les gouffres de moi-même. »⁷

« Ce qui se pense : l'espace tragique d'un corps ouvert sur l'inconnu. »⁸

Singulière entrevue de la peinture tombée de son lit toilé de pâtes et d'onguents pour atterrir au suspens d'un voile d'éther coloré. D'une coloration profondément saillie au papier, légère au sol, qui le survole de son ombre négative, celle blanche et volatile défiant la gravité. Pas un souffle ne survit à l'haleine déposée à l'insondable aurore, détachée de son corps respirant, haletant, expirant par-dessus tout. De raffinements en nuances fines, s'instille la densité du flux et la vacance de la matière dans l'espace du possible visible.



Écarté d'ombre, 2009, Jet d'encre sur toile (tirage unique), 600 x 428cm. (Production : La Fabrique, 2010) Exposition personnelle «Écarté d'ombre», La Fabrique, Toulouse, 2010.

Il faut comprendre le dessaisissement et le ravissement du corps de l'artiste quand il ploie le geste et le vouloir au retrait et à l'ascétisme nécessaires à la lumière, à la fluidité de la couleur étale. Il scrute la scansion et le délié d'un rythme qui n'est ni d'ici ni de là, qui instaure la coprésence de l'être là et de l'ailleurs. C'est dans cette oscillation labile qu'il peut penser sa peinture. Dans cette radicalité de formes et de pensée, où la main est dilatée et vaporisée, de couleurs qui sommeillent et s'éveillent, s'embrasent et se taisent, d'une luminescence à la dérive de l'ombre, à la révélation et au dévoilement d'une clarté du dessous. La lumière est partout et faseille pourtant sous un brasillage d'eau et de vertiges blancs, longeant le rebondi cellulaire, oblong tendu vers un improbable surgissement et qui jamais ne vient heurter de cadres, ni déloger de silences. Le silence habite l'ombre d'une lumière.

De cet amuïssement mécanique, comprendre l'apparition de la peinture seule, comme détachée de tout ancrage, si ce n'est celui de l'imprimante, portée vers l'autre, prenant avec elle dans la fulgurance du jet unique ce qui tend à surgir de ce qu'il n'attendais pas là, que chaque pas franchi instaurait pourtant dans la pleine conscience de l'inconnu, cette part d'invu⁹ décrite par Jean-Luc Marion. Sa peinture ne se déroule pas sur une pensée préétablie, elle la fait émerger de raffinements colorés en blanches pertes jusqu'à l'incommensurable clarté où nul n'habite autre que l'inconnu au sein de l'impénétrable ailleurs de nous-mêmes. Vincent Dulom laisse advenir à nos yeux la lumière du fond, celle qui nous fonde et nous confond d'origine : ombre et silence.

« Cette lumière tirant sur le violet qui a lieu pendant les éclipses de soleil ou qui précède les catastrophes. »¹⁰

Vouloir saisir dans son entier l'entrevue de la peinture de Vincent Dulom serait une entreprise vaine et vide de sens. Elle instaure l'entremise du voile et de l'invisible. Une lumière qui n'indiquerait rien d'autre que son apparaître impérieux et sa terrible persistance. Les couleurs vous pénètrent de leur vapeur, semblant retombées sur le papier ou la toile en « cernes très légers, comme on en ferait en soufflant contre un miroir. »¹¹ On croit tenir à la rétine cette ombre mouvante et ses moirures mobiles, mais en réalité, c'est du dessous des paupières que sommeille un ailleurs de teintes indescriptibles qui n'ont d'habitude que l'ombre crue de l'origine. Cela tourne en une luisance infernale sous la membrane battante, unique cadre vivant qui voit filer la pâleur d'une ancre trouble, une niche immensément vague noyée de lumières tournoyant au rythme d'une mystérieuse pulsation intérieure. Et l'œil de battre à l'unisson. De voiles d'éther en luminances sombres, le peintre ouvre un espace où s'éveillent les choses enfouies dans la matière et qui se meurent, s'étendent et naissent infiniment immatérielles.

« La pensée est épreuve de cette gravité et de cette fuite. Elle ne "cherche" pas, car elle a déjà atteint son objet : mais elle éprouve son poids et comment il lui échappe. Elle éprouve sa chute vers un centre du monde jusqu'auquel elle doit le suivre pour apprendre à quel point ce centre à son tour se dérobe. Cela ne se montre que par touches, esquisses, profils dérobés, moules perdus. »¹² La peinture de Vincent Dulom instaure un toucher de l'ineffable, affleurement improbable de ce qui ne se touche ni ne s'éteint, mais vous laisse sous l'emprise d'une caresse pénétrante. Plus que d'une beauté prodigieuse, elle emprunte son âpre noirceur au sublime contemplé un instant dans l'interstice de la vision et de son entrebâillement furtif. Par-delà les diaprures que laisse trainer le noyau ténébreux, lorsque la peinture disparaît sous vos yeux et qu'il

n'y a plus rien à voir, c'est encore le sublime qui vous tient arrimé à la surface du surgir palpitant de l'autre latent, cette lumière blanche semblant fendre le papier de son implacable transparence, traversant les parois solides du mur, et derrière, encore, plus loin, toujours, à moins qu'on ne se trouve justement, là, au plus près de ce qui nous restait alors encore inconnu : « un état proche du vertige ; un endroit pour exister devant-l'éternité-et-devant-la-mort, un lieu – en non-lieu – de l'être-là-à-l'écart, à l'ombre d'une ombre. »¹³

Notes de bas de page :

1. Vincent Dulom, *Passeur de peinture*, « Du lieu de la peinture – Réflexion, digressions et quelques mots encore », texte de l'exposition Lenticulaires d'ombres, Toulouse, Espace III, Espace Croix-Baragnon, 4 novembre-7décembre 2005, p. 10.
2. Alain Bonfand, *L'ombre de la nuit, La mélancolie et l'angoisse dans les œuvres de Mario Sironi et de Paul Klee entre 1933 et 1940*, Paris, Ed. la Différence, 2005, p. 12.
3. Alain Bonfand, *Ibid.*
4. Louis Aragon, *Henri Matisse, roman*, Paris, Ed. Quarto Gallimard, 1998, p. 13.
5. Alain Bonfand, *L'ombre de la nuit, La mélancolie et l'angoisse dans les œuvres de Mario Sironi et de Paul Klee entre 1933 et 1940*, Op. cit., pp. 63- 64.
6. Saint-John Perse, *Vents*, III, 4, Paris, Ed. Gallimard, 1975, p. 56.
7. Jean Tardieu, « De la peinture que l'on dit abstraite », *Œuvres*, Paris, Ed. Quarto Gallimard, 2003, p. 862.
8. Vincent Dulom, entretien du 10 juillet 2009.
9. Au sens que Jean-Luc Marion développe ainsi : « *L'invu que va chercher le peintre reste donc, jusqu'à l'instant de l'ultime surgissement, imprévu – invu, donc imprévu. L'invu, ou l'imprévu par excellence.* » Jean-

Luc Marion, *La croisée du visible*, Paris, Ed. La Différence, 1991, p. 54.

10. Michelangelo Antonioni, Tonino Guerra, cités par Alain Bonfand, in, *Le cinéma saturé, Essai sur les relations de la peinture et des images en mouvement*, Paris, Ed. PUF, 2007, pp. 120-121.

11. Pierre Loti, *Pêcheurs d'Islande*, Paris, Ed. Librairie Générale Française, 1988, p. 56.

12. Jean-Luc Nancy, *Le poids d'une pensée*, l'approche, Strasbourg, Ed. La Phocide, 2008, p. 8.

13 Vincent Dulom, *Passeur de peinture*, « Du lieu de la peinture – Réflexion, digressions et quelques mots encore », Op. Cit., p. 16.

Texte de l'intervention de Claire Chesnier lors de la journée d'étude organisée par département Art de l'Université Toulouse II le Mirail, intitulée « Apparition / Disparition » : autour de l'exposition L'écarté d'ombre. (Exposition personnelle à La Fabrique, Centre d'art contemporain du Mirail.)

Vertus de la pénurie

par Muriel Leray

Le travail de Vincent Dulom est sans scénario.

On nomme processus le mouvement, la trajectoire entre un point A et un point B. Pour obtenir ce processus, des scénarios sont appliqués au traitement des images, des objets, du son, etc. C'est du moins un mode de fonctionnement majeur des productions du champ de l'art contemporain.

Ici, pas de point A, pas de point B, seulement une origine.

Et, une origine qui n'est pas une

idée. Encore une distinction. Nous avons donc, à profusion : des processus scénarisés, motivés par une idée, diffusés sur de très beaux objets, très variés (puisqu'en tant qu'objets au-service-de, ils ne sont plus soumis qu'à une seule contrainte : être un transmetteur, passif, une représentation), de la même façon que des programmes sont diffusés sur de rutilants écrans plasma (aux attributs techniques définis selon les fluctuations des besoins du marché, des modes, des orientations des fabricants, etc.). Mais pas ici. La peinture de Vincent Dulom est étrangère aux écrans plasma.

Définitivement un contreprocessus : presque un exil.

Cela veut dire : mises en échec des stratégies d'abondance. Pas de recours à l'imagination, c'est-à-dire la formation d'une image dans l'espace mental ; à la place ses oeuvres proposent une rencontre, une mise en rapport beaucoup moins commune. On pourrait dire : une expérience forte de fusion. Le temps est audessus.

Ou simplement : le plus court chemin entre l'homme et la peinture.

C'est en passant un tour de force, si l'on remarque qu'une spécificité formelle des oeuvres de Vincent Dulom est d'être des peintures qui flottent, hors de portée. Il y a une fracture entre la peinture et son support, mais ce n'est pas un obstacle entre l'usager de l'oeuvre et le travail. Au contraire, ces fractures-là sont peut-être ce qui rend possible de court-circuiter les représentations, les associations d'idées, etc., c'est-à-dire également d'aller au-delà, ou à côté, de ce qui nous est connu. Chercher la faille, ce qui se dérobe, donne un espace en dehors du bruit. Les peintures de Vincent Dulom sont en suspens, et nous offrent la possibilité de l'être aussi.

Amusons-nous à dire : sans l'ombre d'un doute.

Mais rappelons : ni lui ni son travail ne se situent dans la catégorie des beaux parleurs. On peut évoquer longuement la subtilité de sa peinture ; on peut aussi aller y chercher ce qui est solide, résistant, dur, sûr (vrai ?). Vincent Dulom poursuit, continue, maintient. Il nous est permis à tous d'errer, sauf peut-être pour ce qui compte. Faire avancer la pensée, compte. Le travail fait sens, et le peintre sait ce qu'il fait (ou du moins, s'inquiète de savoir ce qu'il fait : ce qui est encore mieux). Ensemble, ils donnent une force.

On y croit comme on croit à l'existence d'une pierre.

Paris, août 2013

Présentation de l'exposition personnelle « Dédale », Siège social CIC Lyonnaise de Banque, sept. 2013



Dédale, 2013., Ensemble de neuf pièces organisé in situ (jet d'encre pigmentaire sur papier 29,7 x 42 cm (tirages uniques), 2013, épingles entomologiques, 9 tables peintes (204cm x 73 cm) et tréteaux peints. (détail)
Exposition personnelle «*Dédale*». En partenariat avec CIC Lyonnaise de Banque et Docks Art Fair 2013
Commissariat et Production : Galerie Leonardo Agosti, Docks Art Fair, Siège social CIC Lyonnaise de Banque - Atrium CIC, Lyon, 2013.

Muriel Leray est artiste. Diplômée de l'École Nationale des Beaux-Arts de Paris (2012), elle a déjà présenté son travail dans de nombreuses expositions en France et à l'étranger.

The Virtues of Scarcity

by Muriel Leray

Vincent Dulom's painting is not scripted.

The process of movement is defined as a trajectory between position A and position B. To obtain this, storylines are applied to treat images, objects, sounds, etc. At least that is a major operating mode in the field of contemporary art, today.

Here, no A point, no B point, just a beginning.

An equally distinctive quality is that this beginning is not based on an idea. We have a profusion of habitual options: processes with synopses, justified by ideas, diffused on beautiful objects, in various shapes and forms (because they are servile objects, their only obligation is to be a passive transmitter: a representation); in the same way, programs are broadcast on vivid plasma screens (imbued with technical capacities, defined by the fluctuations of the market's needs, the latest tendencies, the manufacturers' orientations, etc.) Plasma screens are extraneous to Vincent Dulom's painting.

Definitely a counter-procedure: almost an exile.

That signified: here, the strategies of abundance fail. Using imagination is not an option either, no mental images are created here; instead, the work suggests an encounter, a much less common relationship in terms. One

could say: a strong experience of fusion. Time is placed on hold.

Put simply: the shortest distance between man and painting.

It is an amazing feat, if you take into account one of the formal specificities of Vincent Dulom's work: that the paintings hover, out of reach. There is a fracture between the paint and its tangible medium, but it is not an obstacle between the user and the work. On the contrary, this kind of fracture is possibly what is necessary to short-circuit representational images, associations of ideas, etc., to go beyond, or sidestep, what we know and are familiar with. A breakthrough, what is giving way is creating a space outside noise, in silence. Vincent Dulom's paintings are suspended, and they offer us the possibility of being silently poised on the brink with them.

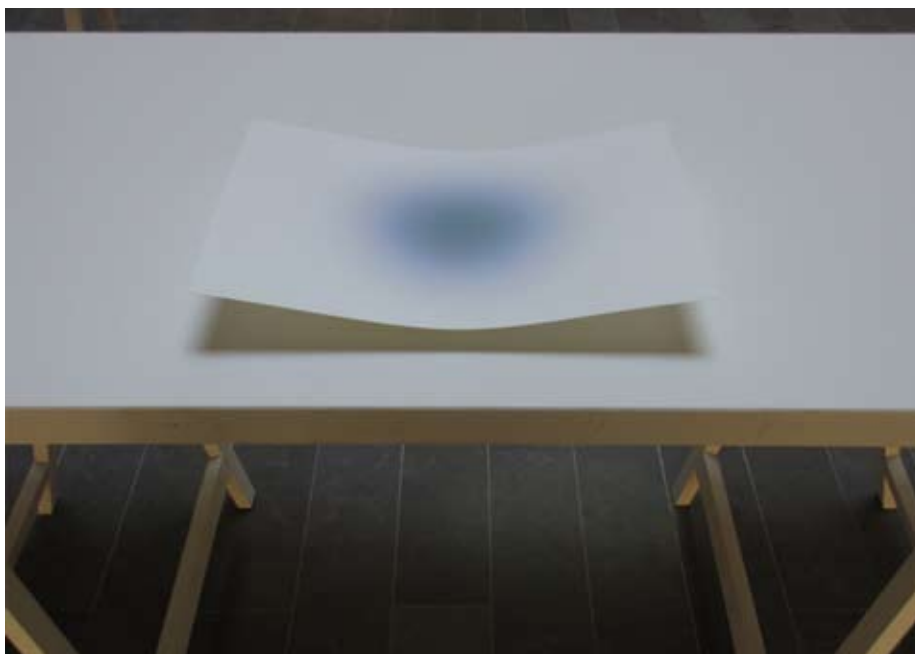
It's amusing to say: without the shadow of a doubt.

But remember, neither he, nor his work are smooth talkers. You can evoke, at length, the subtle refinement of his painting: you can also look for what is strong, tough, hard, sure (true?) in the work. Vincent Dulom pursues, continues, maintains. Everyone can drift around, except maybe when things that really matter are concerned. Helping ideas evolve matters. The work has meaning, and the painter knows what he's doing (or, at the least, he questions what he's doing and why, which is even better). Together, they are strengthened.

You believe in this, like the belief in the existence of a rock.

Paris, August 2013

Presentation of the one man show
"Dédalus", Head Office CIC Lyons Bank,
September, 2013



Dédalus, 2013., Ensemble de neuf pièces organisé in situ (jet d'encre pigmentaire sur papier 29,7 x 42 cm (tirages uniques), 2013, épingles entomologiques, 9 tables peintes (204cm x 73 cm) et tréteaux peints. (détail)
Exposition personnelle «Dédalus». En partenariat avec CIC Lyonnaise de Banque et Docks Art Fair 2013
Commissariat et Production : Galerie Leonardo Agosti, Docks Art Fair, Siège social CIC Lyonnaise de Banque - Atrium CIC, Lyon, 2013.

Muriel Leray is an artist. Graduate of the École des Beaux Arts in Paris (2012), she has already shown her work in numerous exhibitions in France and abroad

Translation by Linda Calderon
Rereading by Muriel Leray

L'ombre perdue de la lumière Vincent Dulom à Mouans-Sartoux : Les deux temps d'une oeuvre

par Agnès Birebent

Une tache de couleur flotte, vibre, palpite. Elle est là, distante avec son support au point qu'il disparaît, puis s'en approche à nouveau, glisse, ou peut-être se meut-elle seulement à quelques millimètres au-dessus de lui – comme on marche sur l'eau – retenue par une force invisible, par désir de fleureter avec des limites devenues inexistantes (elle est organique comme une lenticule, cette plante à petites feuilles rondes, flottante ou submergée dans les eaux stagnantes). Sa réalité est insaisissable ; on ne sait comment réagir face à ce mirage.

Lenticule. Lenteur. Il faut donc se déplacer pour voir. En bas, lever les yeux, monter les marches, marcher comme on va vers l'autre. Il faut baisser les yeux en haut, pour voir en dessous de soi, pour voir le temps qui nous sépare de la première peinture, devenue invisible déjà. Il faut marcher au-dessus. Égarés dans un labyrinthe, dans un chemin d'anamorphoses, on cherche le fil – une explication à ce tour de marionnettiste – à ce charme. Mais les paradoxes demeurent : la surface est aussi profondeur ; on regarde une ombre et on voit en sortir de la lumière ; quand on regarde la peinture elle disparaît, quand on ne regarde plus elle apparaît ; la lumière n'en jaillit que quand on fait dos à la lumière.

L'inquiétude de l'insaisissable nous arrête – nous plonge dans un état de stase¹, à l'image de la peinture sur son support. Elle est photographique parce qu'elle retient en elle la lumière, mais aussi parce qu'elle ne laisse pas dériver le regard, parce que «je suis seul devant elle, avec elle. La boucle est fermée, il n'y a pas d'issue. Je souffre, immobile»². Soleil noir, elle nous plonge dans un état mélancolique (souffle retenu, regard dans le vide) – somnolent. Faut-il ouvrir/fermer les yeux, ou au contraire forcer le regard à fixer ce qui persiste à se mouvoir ? Qu'est-ce qui se meut, du regard ou de la peinture ? Faut-il juste attendre, dans ce temps suspendu – époque – l'événement qui la révélera ? Par l'épreuve de la contemplation, elle nous entraîne à sortir de nous-mêmes, de l'ombre, de la stase – elle nous entraîne à l'extase. Si son essence est insaisissable, c'est qu'il n'y a pas de trace, pas de présence du peintre (qui est l'ombre) : il s'est retiré et nous laisse face à l'absence. Mais son existence est réelle, car on l'éprouve. Comme la vie.



Lenticulaires d'ombres, 2010, Installation environnementale en lumière naturelle de 5 peintures.
Technique mixte sur papier ø8 à 16cm, fil nylon et perles.
Exposition collective « Incidents Maîtrisés », Espace de l'Art Concret, Mouans-Sartoux, 2011.

Plongés dans la pénombre, nos yeux s'accoutument à sa lumière. Partant du sol, ils acceptent l'ascension qui les mène au corps infini des cinq lenticulaires – à la lucidité. Le déplacement, c'est ce qui permet de sortir du monde, du quotidien, pour entrer dans un espace en suspens où le monde peut être pensé – une parenthèse, un arrêt. Marcher c'est pouvoir s'arrêter (arrêter le temps) – prendre le temps de trouver le sens de la marche. C'est se « rendre en peinture »*. Maintenant on peut marcher à nouveau, recommencer le cycle. On peut accepter le paradoxe – la douleur du changement perpétuel – d'étendre à l'infini, dans un corps fini, les limites de la peinture (repousser, en les approchant, ses limites). Qu'elle soit immanence sans limites – tache de transcendance.

Le peintre, qui ne veut que « libérer la peinture des limites physiques de son support »* voit, retenant son geste, soustrayant son ombre – cherchant seulement à faire apparaître la lumière – un miracle se produire : c'est la peinture qui disparaît. S'il y a finalement tant de paradoxes, c'est qu'elle est, en tant qu'« ombre perdue de la lumière »*, le premier paradoxe. Et qu'est-ce qu'un miracle, sinon un paradoxe dépassé ? Partant du mirage, il aura fallu passer par le sas de l'attention pour pouvoir être réceptif au miracle. Concentrer le regard (s'approcher) pour être dans la présence, dans la vie – et non pas dans sa représentation. Accepter de sortir un moment du théâtre du monde pour regarder dans les yeux la seule présence – la mort, sans consolation – et faire l'expérience de l'insaisissable, de l'être entrouvert – libre.

Notes de bas de page :

1. Stagnation ou ralentissement de la circulation d'un liquide dans l'organisme.
2. Roland Barthes. *La chambre claire*. Notes sur la photographie, Paris, éditions Gallimard, 1980, p.140.

* Propos recueillis auprès de l'artiste.

Toulouse, janvier 2011

Texte présenté à l'occasion de l'exposition collective « Incidents Maîtrisés » à l'Espace de l'Art Concret, Centre d'art contemporain de Mouans-Sartoux, janvier-Juin 2011

Agnès Birebent est artiste, performeuse, photographe, traductrice de littérature roumaine et poète (prix de la vocation de la Fondation Marcel Bleustein-Blanchet, 2009, lauréate pour la poésie en région midi-Pyrénées, 2010), elle participe comme critique d'art à la revue « Multiple » .

Vincent Dulom - L'entre-ciel peinture / installation

par Géraldine Dufournet

Vincent Dulom est un peintre en quête du sublime. C'est aussi un penseur à la manière de saint Augustin, dont il a en commun l'exigence et avec lequel il partage le goût de la simplicité.

Son face à face avec la peinture ne se fait pas avec la toile vierge sur châssis muni de pinces et tubes de couleur - selon le mythe du peintre - mais avec un ordinateur, sorte de nouvelle page blanche à l'ère du numérique. Sur son écran, il détermine une forme qui condense la couleur vers le centre pour aller dans une tension circulaire vers les bords, une forme « ronde » qui n'engage pas - au contraire du carré ou du triangle - de rupture particulière avec les limites du format. (Ici la description s'arrête car à ses yeux la manière de faire n'a que « peu d'intérêt devant la peinture » et il préfère que l'on n'en parle pas).

La couleur choisie vibre, résonne et la peinture proprement dite peut dès lors naître de son impression même, le plus souvent à jet d'encre pigmentaire sur un papier au fort grammage, au PH neutre, sans acides, sans azurants et d'une blancheur naturelle (l'artiste a d'ailleurs acheté le stock complet de l'enseigne qui le fabriquait quand il a appris qu'elle cesserait sa commercialisation) et sur un format prédéfini (l'artiste évolue toujours sur des formats normés, de type A4, A3, etc.) ; l'exigence est bien de rigueur.

En vue de la réalisation de son œuvre, Vincent Dulom prend soin d'installer sa peinture : il la pose, la tend, l'épingle ; trois actions simples. Le spectateur peut alors la regarder, se plonger dedans et la contemplation commence. Là, l'œuvre agit à son tour : elle irradie, se dilate, attire, émet un halo d'ombre et de lumière, se modifie selon le déplacement du public, disparaît... Somme toute, elle vit. Chaque peinture est unique. Titree à la date d'impression et d'après le numéro de série à laquelle elle appartient, l'artiste lie son identité d'œuvre et de peinture au temps seul de son jaillissement.

Pour son exposition personnelle à la Galerie Saint-Séverin, Vincent Dulom a choisi de poser une peinture de format A4 cintrée (mise en forme durant près de quatre mois), sur une petite étagère, telle un socle suspendu dans l'espace blanc. L'installation est simple, sans artifices ni mise en scène ; seule la lumière artificielle est maîtrisée.

Ici la tâche colorée peinte est d'un bleu intense, très lumineux. Elle fait face à la façade de l'église Saint-Séverin. Le portail se reflète dans la vitrine mais derrière elle, le halo bleu radieux sort de son format - qui devient lui invisible - s'ouvre et semble s'élever vers le ciel (« et non vers les cieux », dixit Vincent Dulom).

Le recueillement produit plonge le spectateur dans une rencontre quasi mystique, silencieuse, un doux voyage qui le porte à la méditation.

Intégrée au parcours de la nouvelle édition de la Nuit Blanche (5 octobre 2013), cette intervention opère doublement : d'une part, faisant office de phare, de repère pour les noctambules, l'œuvre attire l'œil dans l'obscurité ; d'autre part, les mouvements perceptibles de sa couleur troublent pour finir par captiver le public lors de sa promenade nocturne.

Présentation de l'exposition personnelle « L'entre-ciel », (Exposition associée au parcours de la nuit Blanche Paris 2013), Galerie Saint Séverin, « Le plus petit » Centre d'art contemporain de Paris. Commissariat : Géraldine Dufournet

Géraldine Dufournet est administratrice du Studio Othoniel, commissaire d'exposition indépendante et au sein du label hypothèse.

Installation «l'entre-ciel» à la galerie St Séverin

Une offrande à la contemplation du passant, c'est ce que propose la galerie St Séverin jusqu'au 27 novembre 2013 à travers l'œuvre de Vincent Dulom.

Fidèle à sa vocation, la galerie Saint-Séverin à Paris propose non pas une exposition mais une offrande à la contemplation du passant. L'énigme d'une tache d'un bleu profond se révèle peu à peu dans cette rencontre inattendue. La galerie est située juste en face de l'église Saint-Séverin : ainsi la belle façade gothique de l'édifice s'imprime en reflet au cœur de l'œuvre, ou c'est l'œuvre qui s'intègre au cœur de l'architecture.

Cette exposition nous est présentée par Art Culture et Foi du diocèse de Paris.

Paru dans Nartex.fr
Narthex / Art sacré, Patrimoine, Création

Vincent Dulom - L'entre-ciel

par Michel Micheau

Une expérience contemplative pour noctambules. Un point bleu, une sorte de phare. Un dépouillement intrigant et splendide à voir à la galerie Saint-Séverin, jusqu'au 27 novembre 2013.

Si vous parcourez, la nuit tombée, la rue des Prêtres-Saint-Séverin, vous êtes presque obligé de vous arrêter au 4, devant cette boutique très particulière qu'est la Galerie.

Un papier flotte en l'air, un point épais aux contours imprécis...

Mais qu'est-ce ?

« [Le résultat d'un travail de] jet d'encre pigmentaire sur un papier au fort grammage, au PH neutre, sans acides, sans azurants et d'une blancheur naturelle (l'artiste a d'ailleurs acheté le stock complet de l'enseigne qui le fabriquait quand il a appris qu'elle cesserait sa commercialisation) et sur un format prédéfini (l'artiste évolue toujours sur des formats normés, de type A4, A3, etc.) ; l'exigence est bien de rigueur.

En vue de la réalisation de son œuvre, Vincent Dulom prend soin d'installer sa peinture : il la pose, la tend, l'épinglé ; trois actions simples. »

Géraldine Dufournet, commissaire.

Pour saisir l'originalité de l'œuvre de Vincent Dulom, il faut commencer par regarder une minute cette composition.

Une vibration étonnante, une pulsation.

En effet, c'est ce que l'on ressent principalement la nuit en regardant cette figure ronde suspendue sur un fond blanc immaculé et qui s'évanouit à partir de ses bords, le cadre de la galerie dessinant alors un monde de rigueur.

Cette installation minimale produite à l'occasion de la Nuit Blanche irradie, se dilate, attire, émet un halo d'ombre et de lumière, se modifie selon le déplacement du public, disparaît... Elle semble vivre selon sa logique propre.

L'artiste lui a donné un nom objectif sans poésie, son nom unique : « Posée 1011110810111101 2010-2013, 19 x 29,7 x 4,5 cm. Jet d'encre pigmentaire sur papier (tirage

unique), planche de contreplaqué peinte en blanc sur la face supérieure, 21 x 29,7 x 1 cm. » Cette œuvre pourrait tenir de l'art optique, mais elle est trop modeste et ne cherche pas à s'imposer dans son environnement.

Vincent Dulom est un peintre en quête du sublime. C'est aussi un penseur dans la lignée d'un saint Augustin, dont il a en commun l'exigence, la rigueur, et avec lequel il partage le goût de la simplicité. Le plan qu'il crée apparaît comme une sphère de lumière échappant aux lois du matériel.

Cette expérience visuelle prend une autre dimension durant le jour, quand les passants et le visiteur lui-même se reflètent dans la vitre, leur image diaphane marquée d'un point bleu étrange. La tache est stable dans un univers urbain qui bouge.

Magnifique dépouillement dont le titre (donné par le commissaire ?) est discrètement ambigu : entre deux choses, le ciel et quoi ? Une entrée dans le ciel, et lequel ?

Paru dans voir-et-dire.net
www.voir-et-dire.net/?Vincent-Dulom-L-entre-ciel

Michel Micheau est ingénieur de l'École Centrale de Paris, diplômé en économie et statistique, en urbanisme (Sciences Po), docteur en aménagement de l'Université de Paris XII. Assistant puis directeur du Cycle d'Urbanisme de Sciences Po depuis 1979, il est professeur des universités à Sciences Po et travaille sur les questions d'économie de l'aménagement, de régénération urbaine, sur les pratiques professionnelles de l'urbanisme. Ouvrage récent en chinois « 40 ans d'urbanisme en France », sous presse « Former les urbanistes. 1969-2009 : histoire du Cycle d'Urbanisme ».

Vincent Dulom - Espace d'ombre

par Sophie Coiffier

Le titre de l'exposition de Vincent Dulom est à lui seul la preuve de l'importance de la « juste distance » dans son œuvre.

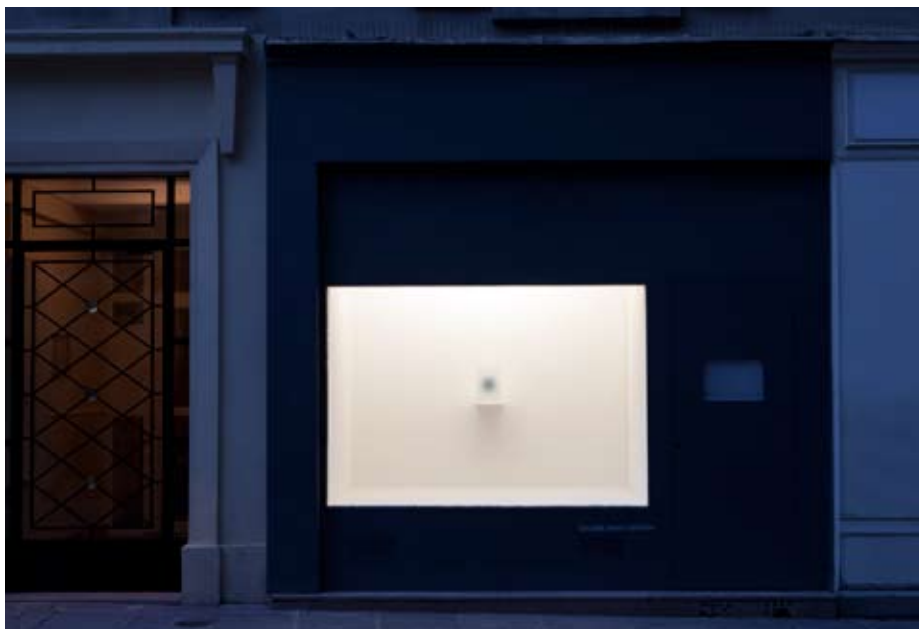
Ce peintre travaille depuis plusieurs années déjà des impressions numériques sur papier, présentant des halos d'ombres plus ou moins colorées de forme sphérique dont la particularité est d'évoluer sous le regard du spectateur.

En effet, l'ombre change de couleur si on la fixe un certain temps, elle peut même aller jusqu'à disparaître, mais presque toujours se produit à son pourtour une aura de lumière.

La juste distance, c'est déjà celle du spectateur vis-à-vis des œuvres dans la galerie, où suivant les formats, l'expérience du regard ne se fait pas au même niveau, ni au même endroit.



Posée 1307110810111101, 2013, Jet d'encre pigmentaire sur papier (tirage unique), 19 x 29,7 x 4,5 cm, planche de contreplaqué peinte en blanc sur la face supérieure, 21 x 29,7 x 1 cm.
Exposition personnelle «l'entre-ciel», « Nuit Blanche » Paris 2013, Galerie Saint-Séverin, Paris, 2013.



Posée 1307110810711101, 2013, Jet d'encre pigmentaire sur papier (tirage unique), 19 x 29,7 x 4,5 cm, planche de contreplaqué peinte en blanc sur la face supérieure, 21 x 29,7 x 1 cm.
Exposition personnelle « l'entre-ciel », « Nuit Blanche » Paris 2013, Galerie Saint-Séverin, Paris, 2013.

Ainsi, à la galerie Nivet Carzon plusieurs expériences nous sont proposées :

Nous accueille en face à face un format enveloppant, sorte de suaire sur papier, simplement retenu au mur par 2 clous où une ombre légèrement rosée décollée du mur nous enveloppe d'une sereine mélancolie. Aux pieds de ce travail 3 céramiques en forme d'assiettes arrivent comme une ponctuation en retrait. En retrait du regard puisque cachées de l'entrée de la galerie, en retrait les ombres qui demeurent enfermées comme de discrètes reliques à même le sol. Le mur de gauche joue l'écho avec 3 œuvres sur papier de taille plus modeste, aux rouges affirmés qui ne s'offriraient que comme l'image de l'expérience précédente.

Au sous-sol, un autre suaire plus sombre roule ses pans de papier au mur. Et 3 sphères d'ombres respirent, suspendues au-dessus de disques blancs. C'est alors que l'expérience proposée par l'artiste prend toute sa mesure puisque l'œil bercé par la demi-pénombre s'acharne à révéler la lumière contenue dans les peintures.

La peinture de Vincent Dulom serait-elle une peinture d'évocation ? Pour une part, sans doute, mais ce serait lui prêter un caractère magique qui est contredit par le traitement numérique et technique de l'œuvre. Et ce qui est révélé ne l'est pas seulement à l'esprit mais surtout et davantage au corps, et depuis le corps.

Ce travail, qui part du reproductible, est une démarche de restauration de l'aura de l'œuvre, mais pas de sa toute-puissance. Ces icônes contemporaines ne se dévoilent que par la présence du regardeur. Au-delà de l'idée d'une cosmogonie spirituelle (envisagée aussi par l'idée du suaire et des triptyques), c'est aussi une définition de la juste mesure de l'homme que construit ce travail, à travers de fugitives apparitions de lumière depuis l'ombre, effleurant en apparence la surface de

supports eux-mêmes fragiles.

Paris, novembre 2008

*Présentation de l'exposition « Espacé d'ombre »,
Galerie Nivet-Carzon, novembre 2008*

—

Sophie Coiffier est artiste et écrivaine. Elle enseigne l'Esthétique et l'Histoire de l'Art contemporain à l'École Nationale Supérieure de Création industrielle (Paris).

Vincent Dulom - Espacé d'ombre

Par Evelyne Bennati

C'est à une véritable épiphanie que nous convie l'artiste Vincent Dulom : la lumière comme manifestation du corps. Corps terrestre et céleste à la fois, présent et absent, ses peintures, par une utilisation subtile de l'ordinateur, fusionnent lumière et ombre en un halo diffusant une énergie intense et douce annonciatrice de la disparition.

Sur une feuille de papier ou une toile blanche immaculée, qui semble flotter, seulement retenue au mur par deux minuscules épingles ou un fil invisible, un disque de couleur, ou plutôt de lumière colorée, tant elle irradie, vibre sous nos yeux, semble se dilater et se rétracter jusqu'à disparaître, en fonction de la durée de fixation du regard. L'on ne cille pas face à cette luminosité car une ombre en son cœur en assourdit l'éclat sans la ternir : paradoxalement, l'énergie lumineuse paraît en sourdre. Cette ombre est aussi couleur, à la fois dense et insaisissable, ombre de la

peinture elle-même peut-être, avers et envers confondus.

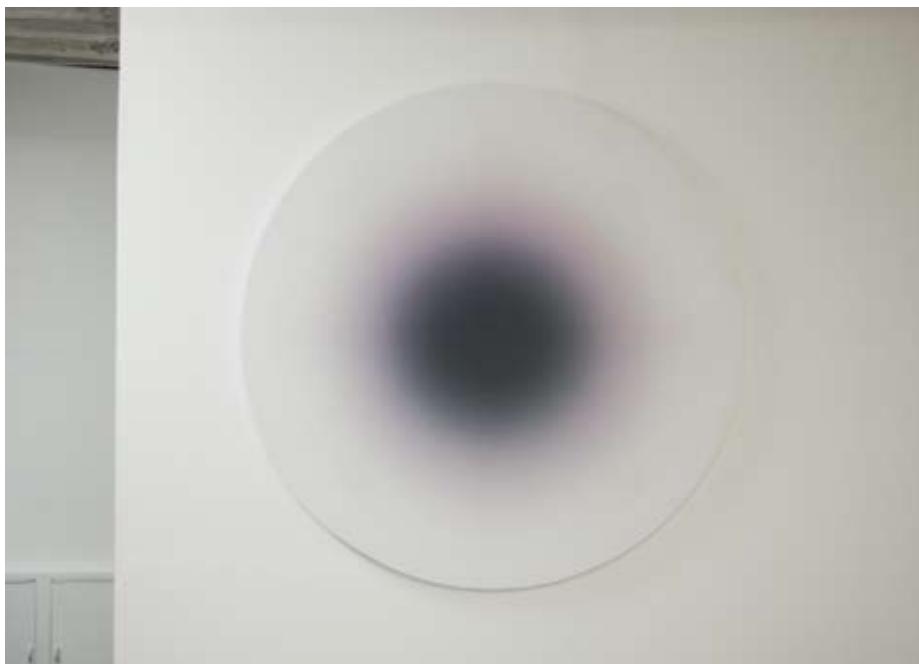
Parfaitement centré sur le support, le disque rayonne sans que ses bords ne soient discernables, la couleur allant s'atténuant en dégradés subtils continus. La lente respiration de la couleur flottant à la surface conduit au silence, à la méditation. On pense bien sûr à Rothko, mais Vincent Dulom pour sa part oeuvre à s'affranchir des limites de la peinture, en tendant à supprimer ce qui la constitue : son travail sur ordinateur efface le geste du peintre et supprime la matière. Il apporte possibilités infinies et précision.

Dans les pièces elles-mêmes, sur papier, toile ou porcelaine, la matière, obtenue par impression numérique jet d'encre en un seul passage et dans un nuancier d'une grande subtilité, se fait extrêmement ténue. La dépose sur une texture très légère, dégagée de tout encadrement pour les œuvres murales, fait même disparaître le fond et la luminosité des supports – finesse et qualité du blanc – concourt à son abolition. Aucune épaisseur, aucune remontée de peinture, de superposition - l'œuvre entière semble flotter dans l'espace - et pourtant la densité est là, visible mais impalpable, dans l'immanence de la lumière ombrée. L'épure pour laisser advenir l'absolu de la peinture, car si l'artiste se libère de ses attendus, il manie l'ordinateur pour atteindre un au-delà, ni ici ni utopie, qui demeure pictural.

On a pu voir l'artiste détacher une œuvre petit format et la pencher légèrement en tous sens : le disque de couleur devient mouvant et semble glisser à la surface du papier comme de la lumière sur l'eau, révélant ce lieu improbable et le rendant perceptible.

Vincent Dulom porte une attention particulière aux supports et à l'espace, à la résonance des œuvres dans le lieu d'exposition. A la légèreté et à la finesse du papier, de la toile ou des disques en porcelaine présentés, qui les rendent aériens, presque diaphanes, répond le renvoi subtil des œuvres entre elles, par leurs dimensions, leur positionnement ou leur nombre, comme une mélodie ; en lévitation près du mur pour les papiers ou suspendus dans les airs pour les lenticulaires, petits disques de papier frémissant, au passage des visiteurs, au-dessus de cercles blancs posés au sol.

Les deux grandes toiles exposées, au même emplacement à chaque niveau de la galerie, ont leurs coins roulés à l'intérieur, en un mouvement souple et élégant qui évoque un parchemin. Mais un parchemin intemporel, d'une blancheur intouchée où infuse en son centre un disque mouvant de couleur, comme inscription unique d'une vie sur la toile, d'une vie dans le cosmos. Car tout ce que le cercle évoque, les planètes, l'univers, la fécondité et les cellules, mais aussi l'œil, le regard fécondé et fécondant, tout cela à la fois l'œuvre de Vincent Dulom l'éveille et le suscite. La présence marquante du blanc dans l'ensemble de l'exposition ne rappelle en rien



Cible 08052301T140, 2008, Jet d'encre sur toile (tirage unique) sur châssis, ø140cm, Exposition personnelle «Espacé d'ombre», Galerie Nivet-Carzon, Paris, 2008.

le neutre impersonnel du « White cube » ; il est laiteux (pour les porcelaines), immaculé, lumineux, habité. Irradié par les disques de lumière ombrée, il détache l'espace de l'immédiateté et étire le temps jusqu'à un suspens atemporel.

Paradoxalement, mais là réside l'épiphanie, les œuvres, dont les disques de couleur évoquent perfection et totalité, contiennent le signe de la fin, par la présence intrinsèque de l'ombre. Plus qu'une illusoire éternité, se manifeste la lucidité, comme une étoile dont le rayonnement qui la fait exister porte aussi en elle sa propre disparition.

www.paris-art.com, novembre 2008

Évelyne Bennati est critique d'art et écrivaine. Elle écrit régulièrement pour Paris-art et theatre-contemporain.net.

Vincent Dulom - Espacé d'ombre

Galerie Nivet-Carzon

Par Stéphane Lecomte

Première exposition personnelle à Paris pour cet artiste né en 1965 à Bagnères de Bigorre. Exposition d'une grande poésie où le peintre s'efface, où ne reste que la peinture. En mouvement. On se laisse happer par ces ombres colorées, et voilà qu'elles bougent, qu'elles s'effacent pour réapparaître. Vincent Dulom propose une oeuvre singulière, à l'heure de l'art exhibitionniste, une oeuvre raffiné, flottante, d'une grande poésie.

novembre 2008

—
Annnonce de l'exposition sur paperblog.fr,

Vincent Dulom et la peinture

Par Stéphane Lecomte

« Je ne pratique pas la peinture. Je la désire. »
V. Dulom, 2006

Tout d'abord, il y a l'univers, longtemps après il y a l'homme. Tel ce voyageur contemplant une mer de nuage, je reste muet face à la peinture de Vincent Dulom. Je reste devant, et je regarde. Silence. Ça bouge, la peinture bouge. Moi qui la voyais bleue, elle devient grise, et aurait tendance à s'effacer, à se confondre avec le fond blanc de la toile. C'est fait, elle a disparue. Puis revient une ombre. Le temps d'un moment, j'ai cru l'avoir perdue.

Les amateurs d'art immédiat, exhibitionniste, clinquant, où tout est révélé dès l'accrochage ne sont pas gâtés à la galerie Nivet-Carzon. Pas à la mode Vincent Dulom. Ici, le spectateur est convoqué pour une expérience dans la peinture. Je ne dirais pas qu'il est désormais au centre d'elle comme les Futuristes pouvaient l'affirmer à leur époque, car les revendications du peintre français sont totalement différentes. Mais tout de même. Regardons un peu. Qui fait la peinture désormais ? Qui la vit ? C'est bien ce spectateur que je suis, que vous êtes. L'expérience n'est donc pas de l'ordre de l'immédiateté, mais bien plus de l'ordre de la durée. Et c'est celle-ci qui fait l'œuvre, une œuvre singulière aux résonances mystiques. Attendre pour contempler. Attendre pour voir un mouvement. Attendre pour voir l'ombre s'effacer. Attendre la peinture pour qu'elle devienne peinture. Aussi bien chez le peintre que chez le visiteur, l'attente est une attitude primordiale à l'expérience.

Et le peintre dans tout ça. Vincent Dulom veut « repousser les limites de la peinture ». Dit comme ça, on croirait être en face d'un personnage présomptueux, pensant être révolutionnaire. Or ce n'est pas le cas. Le peintre doute, et ça se sent, ça se respire. Le peintre préfère l'ombre à la lumière. Le peintre, on ne le voit plus, il s'efface jusqu'à sa négation, au profit d'une œuvre autonome. Une peinture qui vit, une peinture qui vit encore plus quand on la regarde. Le peintre aime sa peinture, il la laisse vivre, s'envoler. Casser les limites de la peinture, c'est effacer l'auteur, et enlever tout ce qui peut la caractériser. La peinture est visible, mais on ne parle ni de composition, ni de cadre, ni du support... Rien de tout cela ne peut qualifier la sienne. Sa peinture c'est de l'encre pigmentaire sur toile. Point. Le geste est simple, c'est celui d'une imprimante à jet d'encre, le peintre retrouvant un geste primitif grâce aux nouveaux outils de l'homme moderne. On notera aussi que le mode d'accrochage est particulier, faisant sens avec le propos. Deux épingles et la peinture flotte, la toile, elle, vient se courber sur le mur, comme un linceul.

« Faire une peinture sans limite à l'image de l'infini, impossible à définir. » Une autre dimension est donc palpable, celle du rapport à la mort. Attention, il ne s'agit pas d'un travail désuet sur la mort, la convoquant ou je ne sais quoi. Formellement la mort n'est pas visible. Et si on ne la sent pas, on ne la perçoit pas, rien n'est dramatique. Le rapport à la mort est autre. Il s'agit de la condition de l'homme vivant, programmé à la disparition. En cela, le travail du peintre est tragique. Et il ne s'en cache pas. Outre le fait qu'il désire voir disparaître la peinture, le peintre évoque la disparition de son père, de marins marseillais dans une exposition en 2007 à la Tangente, où il mettait en place des ex-voto contemporains. La disparition est donc formelle mais aussi symbolique. L'engagement du peintre est réel.

La disparition, notre disparition. Chacun de nous s'est déjà retrouvé dans un état de flottement voir de panique à imaginer sa propre disparition. On se retrouve alors devant l'inconnu, l'infini, l'impalpable. Ce qui caractérise aussi la peinture de Vincent Dulom. Regardons les lenticulaires d'ombres, visibles au sous-sol de la galerie. La peinture est en suspension, encore mouvante, sur des petits disques. L'attitude est cette fois différente, le visiteur se baisse pour mieux contempler le vivant du corps de la peinture, dans un rapport encore très intime.

Au delà du questionnement même de la peinture, Vincent Dulom nous ramène à notre propre condition d'homme, et propose une peinture qui se révèle dans l'ombre, une peinture qui ne demande qu'une chose : du temps.

*Présentation de l'exposition «Espacé d'ombre»,
Galerie Nivet-Carzon, novembre 2008*

—
Stéphane Lecomte est artiste et critique d'art.

i like this art contemporary art blog

Vincent Dulom

Monday, 1 October 2012

<http://ilikethisart.net/?p=14203>

Articles / expositions collectives passages soulignés en bleu

« Incidents Maîtrisés »

Espace de l'Art Concret, Mouans-Sartoux.

Exposition collective / janvier-Juin 2011

L'homme qui a vu l'homme qui a inventé la tache

par Luc Jeand'heur

*« Inventer le train, c'est inventer le
déraillement. L'avion, le crash ; le bateau, le
nauffrage. »*

Paul Virilio

*« Il n'y a jamais eu de questions sur quoi
peindre mais sur comment peindre. »*

Robert Ryman

«Comment ont-ils fait ça ?»

La galerie du Château accueille les expositions temporaires, actuellement Incidents Maîtrisés - Taches, coulures, éclaboussures... Comme son titre didactique le signifie, elle regroupe un corpus d'œuvres contemporaines qui interrogent la matérialité et les procédures de la peinture, à travers elle mais également d'autres médias (dessin, photographie, installation). Elles mettent en jeu le mythe de l'accident, de la création involontaire, dans une ambivalence d'ordre et de désordre, une imprédictabilité active et un chaos contrôlé. On se situe dans une tradition postmoderne de la seconde moitié du 20e siècle, celle de rompre ou jouer avec les héritages spécifiques des médiums. La tache, la coulure, l'éclaboussure sont assimilées dans le langage courant de l'art moderniste comme formes d'inspiration. Le ratage et le hasard programmé représentent chacun une esthétique, une «science» singulière à l'artiste et ses modalités de création. Ce qui les lie à l'art concret serait un «réalisme» sur la notion de «substance» et une approche

déconstructiviste de la manière. Dans l'exemple pictural, les coulures incarnent des signatures expressionnistes d'une peinture de la peinture en opposition à une peinture d'image. Au-delà de la représentation. Chez Carissa Rodriguez, l'incident est un cliché. La coulure fait motif de point rouge baveux, fait tableau, fait image. Thomas Vinson invente un pince-sans-rire Instrument à jet d'encre variable gravitant (2010) qui permet de calibrer les gouttes d'encre ainsi que de régler la hauteur de leur chute sur le papier. Dans les tableaux de Dominique Figarella, la tache d'encre fait de la figuration photographique ou l'accouplement du tableau et d'une ventouse débouche toilette donne à l'expressionniste abstrait un curieux goût de chiottes. Les «giclées de traits» gestuelles sur papier de Jean Dupuy sont reprises en modèles de reproduction en «trompe l'oeil» et recopiées soigneusement à la main à plus grande échelle sur toiles. Un faible degré de dess(e)in (2009-2011) d'Aurélien Godard est une série de dessins au feutre sur les murs. Elle reprend les contours de taches de peinture tombée sur le sol de l'atelier, repensées classées collectionnées, relecture dans une topologie parabolique, entre le dessin de petites îles et un alphabet d'idiogrammes. Dans les tableaux récents de la série Saw City Destroyed Same, Cédric Teisseire fait la peau à la peinture sans prendre de pinceau. Une épaisse couche blanche est coulée sur un support rigide redressé avant qu'elle ne soit sèche. La peinture prend alors le pli de la gravité. Les dessins nébuleux de bulles d'encre savonneuse de Roland Flexner... [En point d'orgue, la troublante installation Lenticulaires d'ombre \(2010\) de Vincent Dulom place le spectateur dans une pénombre blanche et silencieuse au milieu de fins papiers en suspension qui donne l'impression d'être comme d'étranges moisissures d'encre flottantes.](#)

Janvier 2011

*Luc Jeand'heur est écrivain, plasticien,
critique d'art et commissaire. Il enseigne
à l'École supérieure d'Art et de Design
Marseille-Méditerranée.*

Théorème

Galerie Bertrand Grimont

Exposition collective / juin - juillet 2010

par Christian Alandete

La Science des Matériaux a permis de pousser toujours plus loin l'analyse de la matière, au point de parvenir à en reconstituer la structure, jusque dans ses moindres détails, aux moyens de combinaisons synthétiques toujours plus élaborées. Pour autant, c'est moins dans la perfection des atomes constitutifs de la matière que dans sa marge d'imperfection, dans ses défauts structurels, que réside depuis toujours l'intérêt des scientifiques. La conjonction

d'éléments antagonistes, loin de répondre à une logique mathématique de l'addition, entraîne un phénomène de précipitation durant lequel les molécules en jeu se cristallisent pour former une structure nouvelle que les chercheurs désignent par sédiment. Autrement dit, la capacité irrévocable de la matière à se transformer pour passer d'un état à un autre.

L'exposition proposée à la Galerie Bertrand Grimont ne répond pas à une question clairement formulée dont elle en serait l'illustration. Fonctionnant sur un mode d'affinités électives, le choix des œuvres constitue moins le scénario d'une exposition qu'il évoque une structure moléculaire, à partir de laquelle le réel est mis à l'épreuve du regard, dans une suite d'œuvres souvent contextualisées dont chaque élément éclaire le suivant. S'il faut trouver un point nodale autour duquel se déploie cette constellation de pratiques singulières, c'est sans doute dans l'intérêt commun des artistes pour la matière (physique ou picturale) et la manière dont ils parviennent à en développer un nouvel usage en élaborant des modalités qui leur sont propres. Détournements, combinaisons inhabituelles, reconstitutions, simulacres sont autant d'approches qui permettent à des matériaux en apparence familiers, d'être reconsidérés dans une forme temporairement cristallisée.

À ce titre, une pièce centrale d'Aurélien Mole, La structure du cristal, pourrait servir de point d'entrée dans l'exposition. En reproduisant sur calque une photographie représentant les vestiges du Crystal Palace construit pour l'exposition universelle de Londres en 1851, l'artiste se joue de l'appropriation des prémisses d'une modernité architecturale fondée sur la transparence, en accrochant, en vis-à-vis, l'image et son revers, comme dans un effet miroir opposant l'image à sa représentation. De la même manière, les Verticales de John Cornu déposées contre le mur de la galerie, évoquent les vestiges de tasseaux carbonisés sans en être réellement, l'artiste ayant pris soin d'en reproduire les effets de manière artisanale, en taillant le bois à l'aide des outils propres à la sculpture. La suite d'éléments, à la fois conçue selon un même principe d'érosion et cependant à chaque fois différente, échappe ainsi à tout phénomène de normalisation. Dans cette reconstitution artificielle du processus naturel de la combustion, se joue une sorte de mise en scène dont on peut en retrouver d'autres formes dans les œuvres de Guillaume Constantin. Avec Everyday Ghost, l'artiste s'attache à révéler le potentiel poétique des éléments du quotidien – en l'occurrence ici, d'une simple rallonge électrique. L'énoncé, reproduit par la torsion du fil électrique, évoque une pratique récurrente de l'art contemporain qui a fait de la réappropriation du néon (principal constituant de la communication commerciale) une catégorie à part entière.

De manière liminaire, le fil conducteur - et du courant et du message -

s'achève sur le simulacre d'une bougie à la flamme vacillante.

Pour Dracula Mountain, il photographie le socle d'une bouteille d'eau en plastique, révélant ainsi un paysage de montagne, énigmatique, dont on ne saisit pas tout de suite l'origine. Comme par ricochet, la pièce de Vincent Mauger figure cette fois une topographie indéterminée, proche d'une modélisation informatique du paysage, constituée de courbes et d'alvéoles, à ceci près qu'elle a été taillée dans une structure en polystyrène habituellement utilisée pour protéger des bouteilles. Entre l'imagerie de synthèse et les matériaux synthétiques, se construit un double langage de la forme sur la matière employée, contredite par le procédé d'exécution.

Si la plupart des pièces ne dévoilent pas leur process, d'autres au contraire laissent apercevoir les strates d'un assemblage de couches successives que l'artiste choisit, à un moment donné, de stabiliser. Ainsi la sculpture, Archichrome de Paul Raguènes, comme l'installation Module / Étagère de Jean-François Leroy, composent à partir de matériaux hétérogènes une forme momentanément ou définitivement figée dont on peut néanmoins distinguer encore chacune des couches. L'association, chez l'un comme chez l'autre, de matériaux relevant d'une esthétique du chantier (tasseaux de bois brut pour le premier, plaques de BA13 pour le second), et le choix d'une finition soignée par l'utilisation du verre ou d'une peinture laquée pointe leur capacité à mettre en perspective des forces contradictoires, dans un jeu perceptif réfléchissant qui brouille le rapport de l'œuvre à l'espace. À l'instar du travail de Leroy, utilisant la peinture dans une forme installée pour mieux révéler la forme sculpturale, celui de Vincent Dulom, renvoie la peinture (dans sa production numérique) à ses potentialités sculpturales. L'aura diffuse qui constitue L09052103, rend impossible toute fixation du regard, soumis au brouillage d'un halo coloré toujours changeant. Paradoxalement, c'est par l'effet gazeux de la technique d'impression par pulvérisation d'encre qu'il parvient à nous suggérer la possibilité d'une forme solide, tour à tour convexe ou concave, que le regard concourt à précipiter. La réalisation d'une peinture assistée mécaniquement par le biais d'outils de reproduction mécanique vient déjouer les thèses de Walter Benjamin sur la déperdition que la technique imposerait à l'œuvre authentique.

Comme pour pallier l'absence de toute figure humaine dans une exposition qui par ailleurs est exclusivement masculine, Up by hole d'Aurélien Mole, discrètement installée au fond de la galerie, présente la reproduction d'une affiche de Pin-up réalisée à l'aide d'un sténopé. Au-delà de la boucle tautologique que forme le sujet avec la technique employée (les deux termes renvoient à deux usages d'un même outil : pour épingle l'image sur un mur d'un côté, pour laisser passer la lumière de l'autre), l'image plutôt sexiste que la Pin-up renvoie de la femme, est renversée par le

statut même du sujet, rendu actif par l'appareil photographique qu'elle pointe sur celui qui la regarde.

Présentation de l'exposition « Théorème », Galerie Bertrand Grimont, juin - juillet 2010.

—
Christian Alandete est commissaire d'exposition indépendant, écrivain et critique d'art. Directeur de publication de la revue littéraire et artistique « J'aime beaucoup de ce que vous faites » et Chargé de mission pour le Centre Pompidou, il est également fréquemment associé à la programmation culturelle de la fondation Ricard pour l'Art contemporain, de l'école nationale des Beaux Arts de Paris, du BAL, de la fondation Alberto et Annette Giacometti,...

Théorème

Galerie Bertrand Grimont

Exposition collective / juin - juillet 2010

par Claire Taillandier

Dans une exposition de groupe, chacun donne de la voix. À chaque œuvre sa force et sa place dans le chœur. Pour « Théorème », pas moins de sept artistes composent la partition.

Les Verticales de John Cornu scandent l'espace de leur noirceur calcinée. À la multitude répond l'unique Archichrome noir de Paul Raguènes. La forme épurée offre une face noire dans laquelle se reflètent les lignes de l'espace environnant. Au verso, la même surface garde ses secrets. L'œuvre n'est pas bavarde, et c'est même en chuchotant qu'elle révèle en son cœur une ligne brisée. Tout aussi discrètement, une pin-up encadrée au mur nous regarde. Avec Up by hole, portrait saisi par un appareil à sténopé, Aurélien Mole joue à mettre en abîme celle qui, appareil photo à la main, a été capturée par un trou d'épingle dans une boîte noire avant d'être elle-même épinglée au mur...

À la lueur d'une bougie de pacotille, Guillaume Constantin se joue des mots. Imprimés sur un sac, gravés dans une feuille d'aluminium ou formés par les entrelacs d'un fil électrique, tous échappent à leur sens premier. Le détournement est aussi à l'œuvre avec la pièce de Vincent Mauger. Les alvéoles et le matériau qui la constituent perdent leur identité d'origine et donnent à voir une réalité transformée, où l'apparente légèreté prend tout son poids.

Dans ce même registre de présence sensible des matériaux, Jean-François Leroy propose avec Module/Étagère un objet qui dans un même mouvement se définit paradoxalement comme non fini et totalement achevé. Ainsi les plaques de plâtre utilisées offrent à la fois leurs bords francs et toute l'étendue de leurs surfaces méticuleusement

laquées. Vincent Dulom aime aussi brouiller les repères. Sur une fine toile épinglée au mur est imprimé un halo de couleur. Le regard ne peut s'y fixer au risque de s'y perdre. Insaisissable, l'œuvre subsiste encore en nous une fois quittée des yeux.

Malgré la variété des supports et des matériaux utilisés, toutes ces œuvres entrent en résonance. Des formes se répondent, des propos se font écho. Chaque artiste poursuit sa ligne mélodique et la cohérence de l'ensemble montre qu'il n'est pas vain d'associer différentes tonalités, bien au contraire.

© Retours d'expositions, Claire Taillandier
www.retoursdexpositions.fr

—
Claire Taillandier est critique d'art, créatrice du blog retoursdexpositions.fr.

Théorème : sept artistes analysent la matière Politique

par Anne Bouillis

Ils sont sept artistes¹ à avoir été choisis par Bertrand Grimont pour figurer dans une exposition intitulée Théorème.

Leur point commun ? Être français, faire partie de la scène montante des artistes contemporains et sublimer des matériaux considérés comme simples.

Tels des chercheurs, tous se penchent sur la matière, physique (bois, verre, polystyrène ...) ou picturale, qu'ils transforment, détournent, reconstituent voire subliment. L'objectif semble être de reconsidérer des matériaux dits simples (éléments du quotidien tels qu'une rallonge électrique), en apparence, de se les approprier puis de faire (re)découvrir leur potentiel.

Ainsi, certains artistes, avec leur sensibilité et leur univers créatif, donnent à voir une œuvre faite de pièces brutes assemblées qui laisse voir «le processus créatif alors que d'autres ne dévoilent pas leur process».

Jean-François Leroy avec son installation Module / étagère (ci-dessus) en bois, placoplâtre et peinture illustre la première catégorie (les différentes phases de construction de l'œuvre sont visibles à l'œil nu), alors que Vincent Dulom, représentant de la seconde, brouille nos sens avec L09052103 (ci-contre). Sur une toile non encadrée est imprimé à jet d'encre un halo coloré dont la teinte varie en fonction de la fixation plus ou moins soutenue du regard. La technique employée («réalisation d'une peinture assistée mécaniquement par le biais d'outils de reproduction mécanique») n'enlève rien au résultat, détournant. Le matériau principal, la peinture, ainsi que la technique utilisée sont utilisés à leur pleine capacité.

L'exposition permet aux œuvres de dialoguer

Vincent Mauger² et ses éléments en polystyrène (ci-dessous) est également orfèvre en la matière, dans un tout autre genre cette fois-ci. Peu importe ce qu'il a voulu représenter l'artiste, l'effet est bluffant : lorsque le visiteur s'approche de l'oeuvre, qu'il pensait jusque là être, peut-être, un bloc de béton sculpté, il découvre en fait que celle-ci a été réalisée dans quatre blocs de polystyrène assemblés («structure habituellement utilisée pour protéger des bouteilles»).

L'exposition, intéressante pour un large public (amateur d'art contemporain, scientifique, curieux ...) a ceci d'original qu'elle permet aux oeuvres de dialoguer entre elles sur un même sujet, les matériaux. Théorème peut être perçu comme la réponse formulée par sept artistes sur un sujet artistico-scientifique «imposé» par un galeriste toujours aussi passionné

Notes de bas de page :

1. Paul Raguene, Vincent Dulom, Jean-François Leroy, John Cornu, Aurélien Mole, Guillaume Constantin et Vincent Mauger.
2. Vincent Mauger est également présent à l'exposition prospective intitulée Dynasty, qui réunit une quarantaine d'artistes au musée d'Art moderne de la Ville de Paris et au Palais de Tokyo. Jusqu'au 5 septembre.

—
Anne Bouillis est journaliste de presse écrite et critique d'art. Elle a également travaillé comme attachée parlementaire à l'Assemblée nationale et au Sénat.

L'entre sourd - La BF 15

Exposition personnelle / juin - juillet 2013

Petits espaces, grandes expos

par Jean-Emmanuel Denave

Cet été, les petits centres d'art et galeries tiennent la dragée haute aux musées, avec notamment trois expositions exceptionnelles dans des domaines très différents : la photographie au Réverbère, l'art contemporain à la BF15 et la peinture à la galerie Descours.

- Geraldine Lay
- Vincent Dulom
- Jean Raine

Le temps se suspend, le quotidien se fissure et laisse alors entrevoir les lignes de fuite de la pensée et des sensations corporelles. Le regard d'une femme passe de l'autre côté du miroir d'un snack, vitrine constellée des reflets de la ville. Une jeune fille s'évade dans le sommeil et la rêverie au cœur même de ce

qui nourrit peut-être cette rêverie : un cinéma aux fauteuils rouges mangés d'ombre. Et dans un café de Saint-Petersbourg, un couple esseulé, baigné dans une atmosphère picturale à la Edward Hopper, semble soudain coupé du monde. À travers un petit ensemble d'images, Géraldine Lay saisit les Failles ordinaires, étranges instants figés où les individus montrés semblent basculer «ailleurs» - un ailleurs intime où le proche paraît lointain, vertigineux. Ces images prennent place dans une exposition collective organisée par Le Réverbère et intitulée Désir de collection (jusqu'au 27 juillet), dans laquelle la galerie présente des ensembles de ses photographes (François Deladerrière, William Klein, Bernard Plossu, Denis Roche, Lionel Fourneaux...), ainsi qu'un florilège d'images d'anonymes, et de très beaux clichés signés Jacques Henri Lartigue ou Marc Riboud. Un délice pour l'amateur d'art et de photographie !

Des failles aux taches

De son côté la Galerie Michel Descours, à travers une quarantaine de toiles, tente de présenter les différents aspects de l'oeuvre, viscérale et hantée par tout un peuple de personnages fantasmagoriques, du peintre et dessinateur Jean Raine (jusqu'au 14 septembre). Dans un registre beaucoup plus minimaliste mais non moins fascinant, le centre d'art La BF15 ouvre jusqu'au 27 juillet ses espaces à Vincent Dulom (né en 1965), un artiste parisien qui joue sur l'informe et l'informe. À la surface d'une grande toile, on découvre par exemple une sorte de tâche, aux tons variant du gris au violet, qui semble se mouvoir et se déformer au fur et à mesure que le temps passe. Respiration de la lumière et de l'ombre, la peinture se fait ici présence mystérieuse, déjouant sans cesse les limites et les structures de la forme. La tâche ressemble presque à un œil qui, en miroir au nôtre, inquiéterait et creuserait le regard comme la figuration. Ailleurs, Vincent Dulom a disposé de fragiles baguettes métalliques d'un mètre de longueur, dessinant quelques sculptures, soulignant ou rythmant les espaces. Des lignes poétiques à la limite, là encore, de l'informe et de l'imperceptible.

Petit Bulletin n°721

Article publié le Vendredi 12 juillet 2013

—
Jean-Emmanuel Denave est critique d'art.

Et la peinture...?

Exposition collective / février - Mars 2013

Et la peinture...?

Par Laurent Boudier

Cent fois, elle renaît, la peinture. La preuve

avec en ce moment, trois expositions sur le sujet «Avec et sans peinture» au MAC/VAL, à Vitry sur Seine, qui redeploie ses collections avec de nombreuses oeuvres (Martin Barre, Jacques Monory ou Farah Atassi), une proposition sur la peinture spatiale à la Fondation Ricard, et enfin cette affectueuse sélection à la galerie Agnes b (oeuvres de Claire Chesmer, Koyo Hara, Radenko Milak, Prepa Blake). [Entre la toile, réalisée par jet de pigments quasi immatérielle et assez hypnotique de Vincent Dulom, et le grand tableau représentant des jeunes filles sorties d'un rêve - ou d'un cauchemar - de Claire Tabouret, la peinture est pleine de promesses...](#)

TT (On aime beaucoup)

Télérama sortir / 26 février 2014 / Expo

—
Laurent Boudier est critique d'art et journaliste. Il écrit régulièrement pour Télérama, Madame Figaro, Vogue, La Revue des Deux Mondes et A.D.



14011201C250, 2014, Jet d'encre sur toile sur châssis, 250 x 250 cm (tirage unique) & Peinture flottante sur socle d'ombre, 1402240114022401, 2014, Jet d'encre pigmentaire sur papier (tirage unique) et fil d'acier, 21 x 29,7 x 17,5 cm.
Exposition collective «Et la peinture...?», Galerie du jour agnès b, Paris, 2014.

Émissions radiophoniques

France Culture / *La Dispute*

par Arnaud Laporte (producteur)

—
Les arts plastiques au cœur de *la Dispute* avec les critiques suivants :

- Frédéric Bonnet (Le Journal des Arts)
- Corinne Rondeau (France Culture)

« *Et la peinture...?* »

Exposition collective galerie du jour agnès-b
01.02 -15.03.2014.

(Émission du 05.02.2014, 21h - 22h)

—
(Morceaux choisis)

Corinne Rondeau / [...] Et puis après on a effectivement une salle avec Vincent Dulom, qui lui travaille de manière un peu monomaniacale sur cette idée d'une peinture orphique ; c'est à dire la peinture que vous n'arrivez pas à attraper, qui est toujours en train de se faire dans votre tête et pas forcément puisque, en fait, c'est un pigment qui est projeté sur des formats plus ou moins grands et en fait vous n'arrivez jamais à la saisir. Elle est totalement

flottante. Et orphique. Au sens où elle apparaît, quand vous êtes en train de lui tourner le dos, quand vous êtes en train de regarder ailleurs. Et c'est toujours prendre soin de ce qui va disparaître. Et c'est aussi cette idée de l'apparition de la peinture. Où est-ce qu'elle est ? Où est-ce qu'elle se fait ? Prendre soin, finalement, du regard qu'on pose sur les choses, que ce soit la peinture ou une autre photographie. Ce que montrent aussi les artistes quand ils sont intéressés par d'autres photographies pour les peindre.

C'est difficile à décrire, pour le coup, ces tableaux de Vincent Dulom, que j'aime — moi, beaucoup. Cette manière de maîtriser l'absence... [...]

Frédéric Bonnet / [...] effectivement, je rejoins Corinne sur Vincent Dulom. Je suis resté assez captivé par ses tableaux parcequ'en effet, à la fois le tableau, à la fois la couleur, à la fois l'expérience de la peinture, le regard qu'on porte dessus... ; tout reste insaisissable dans cet objet et c'est ça qui m'a..., qui m'a assez fasciné, je dois dire... Il y a une sorte de fusion entre la matière et le support qui s'opère. La technique — si on veut rester basement sur la technique — c'est de la projection d'encre sur la toile ; mais on n'arrive absolument pas à distinguer, quand on s'approche, ce que sont les taches d'encre, elles disparaissent ; quand on recule, d'un coup, il y a un vague halo lumineux qui se forme ; si on se met de côté, encore autre chose...

En fait, le truc est complètement infaisable et j'aime bien, aussi, du coup, cette position en retrait qui est imposée au spectateur et qui manifestement doit être la position de l'artiste lui-même. Une sorte de mise en retrait de la peinture elle-même, d'en faire son sujet, d'en faire son objet, et en même temps, d'être comme si on en était complètement détaché. Ça, je dois dire que c'est un travail qui m'a quand même assez emballé.

Corinne Rondeau / [...] Vincent Dulom qui est vraiment — là — une très très belle peinture orphique...Vraiment... Cette manière... Je trouve que... aimer impatientement l'art, c'est l'endurer sans fin. Cette peinture me fait penser à ça.

—
Frédéric Bonnet est curateur, critique d'art au Journal des Arts et collabore régulièrement à l'émission «La Dispute» sur France Culture animée par Arnaud Laporte.

Corinne Rondeau est Maître de conférences en esthétique et sciences de l'art à l'Université de Nîmes. Chargée de cours en Écoles d'art (Nîmes, Montpellier) et à l'INHA (Paris). Elle collabore régulièrement à l'émission «La Dispute» sur France Culture animée par Arnaud Laporte.

Des âmes flottent dans un espace où tout est potentiellement possible, frémissants - Elles semblent adorer être fléchies, captent les souffles de vie qui passent près d'elles - C'est une forêt éphémère, calme et attentive. Au loin, des brayements de ports, quelques moteurs de voitures, les sons de l'ailleurs qui ne troublent en rien cette vie ou le calme intérieur sensé plus fort que tout... Il y a là quelque chose d'atemporel et de très puissant, qui ne sommeille pas, qui attend...
 Hélène Rivière

Pendant quelques minutes le temps s'est arrêté. Quel merveilleux voyage que celui-ci. On y perd ses repères temporels et spatiaux, l'œil ne sait plus où se poser. On marche pieds nus, en creux dans le sol et pourtant il nous semble flotter.
 Bravo et merci pour ce moment de plénitude.

Séverine - Une ancienne étudiante du Hirail.

Déroutant - Enivrante - fête de l'équilibre Vertiges... Très joli, non plus que ça. J'ai été projetée dans un autre monde.

Carine

Espace de plénitude de l'oubli ou la rencontre de l'ancien et de l'actuel, espace de sensations qui invite au rêve mais c'est une réalité. merci. (O?)



un espace blanc qui paraît infini et flotte des méduses qu'on essaie d'éviter, mais qui vous rattrape. C'est magique.
 M. Baeriswyl - Le Feu et l'Orage.

Je voudrais dire que je me croyais dans un rêve, pour moi je considérerais cela comme des martiens. C'était magnifique.
 Julie

Après 10 ans -> « si l'on reste encore, et si l'on regarde me ne va faire que rêver, il est trop dur de sortir ».

C'était bien, ça m'a fait plaisir Raffi

Et c'est ce qui est trop bien!!
 ELISA: on m'a dit qu'on marche dans l'air. Je n'ai pas.
 ELISA: avez de moi pour la dit!!

C'est magique mais c'est d'être volent dans une demi-obscurité.
Merci pour cet instant.

Romain

stéduses et milieu aquatique extraterrrestre -
légereté et bien-être - Jamais vu ça - Je ne
suis allongé sur les coudes, un vrai bonheur
statique Lagange

Vos couleurs sero- t-elles innocemment choisies? Emmanuel
Une autre remarque vous sero- vous inspiré de la vie en général?
(Lumière, obscurité, vie, mort?)

J'ai éprouvé un délicieux déséquilibre en entant
dans la pièce. Merci. Badia

J'ai eu l'impression de rentrer dans
un paysage de rêve, une histoire féerique,
les nuages. Tauf

J'ai voyagé dans l'espace
DASTARAC



ça me fait penser que nulque et j'ai
été projeté dans le ciel
Aurélien

Formidable cette lumière, couleur qui bouge
d'un angle de place - Je ne sais! et c'est comme
ça que j'est bien B. B. B.

ça me fait penser à des nuages qui flottent
dans le ciel et c'est très beau. Benoît